

La perte du patois n'est pas la seule cause de notre décadence : il serait hors de propos de rechercher les autres ici ; mais elle en est une.

En tous cas, elle est la marque principale et le couronnement de cette œuvre de mort.

Où est le temps où j'ai vu faire charivari sous les fenêtres d'une jeune fille parce qu'elle avait commis une faute ? le temps où l'on n'osait pas se dire de tel village, parce que ce village avait été déshonoré, plusieurs années auparavant, par un assassinat ? le temps où l'on faisait une fois le matin, une fois le soir, la route de Couzon à Lyon, sans compter plusieurs heures de marche dans Lyon, tout cela à pied et sans fatigue ? le temps où tout le monde était debout à l'aurore, en été, et voyait, des vignes ou des carrières, le soleil se lever à l'horizon de la Bresse ? le temps où mariniers et tailleurs de pierres suivaient en masse les processions des Rogations, à quatre heures du matin ? le temps où les ouvriers, en se rendant au travail, faisaient leur prière à genoux sur les degrés du perron de l'église, pendant le carême, lorsque l'église n'était pas encore ouverte.

Où est-il, enfin, le temps où les hommes s'endimanchaient en vestes courtes, sans pans inutiles qui battent sur les mollets, les femmes en jupes de futaine inusables et en bonnets de tulle, et tous en sabots, ou au plus en galoches.

Aujourd'hui, essayez donc de distinguer à sa toilette, le dimanche, une jeune ouvrière d'une riche bourgeoise ! Je vous en défie. L'uniformité s'étend partout.

Plus de paysans bientôt, ni de paysannes ; plus de chrétiens ni de chrétiennes ; partout des citadins, hélas ? et pas des académiciens, mais des voyous.

Plus d'ignorants, ou du moins ayant conscience de leur ignorance ; tous bacheliers ou se croyant tels ; tous jalousant les riches et se défiant des curés ; tous méprisant la glèbe comme trop basse, le marteau comme trop lourd, la pioche comme trop salissante ; tous aspirent à s'asseoir sur des ronds de cuir ; tous fonctionnaires ou apprentis fonctionnaires ; tous des messieurs, tous des mécontents, tous des déclassés.

Et tous des propres à rien.

On appelle cela la République, le progrès républicain. Ah ! oui, républicains, nous le sommes par nos vices... je m'arrête, mon intention étant de ne pas faire de politique.